

Maintenant, le banquier fugitif va probablement prendre un des premiers vapeurs à destination d'Europe et, le gousset bien garni, aller se reposer et rêver dans quelque coin charmant de la belle Italie, sous les platanes, au bord de la Méditerranée. Il sera fêté, choyé, invité partout où sa faiblesse le mènera, et jamais le remord ne pourra trouver le moyen d'entrer dans sa poitrine américaine.

C'est comme cela, et il en sera toujours ainsi tant que nos lois seront obscures et qu'un chenapan pourra les éluder.

On connaît maintenant l'adversaire de Blaine, candidat républicain à la présidence de la république des États-Unis ; les démocrates se sont assemblés à Chicago et ont choisi Cleveland.

Ce résultat était prévu, et la grande lutte va donc s'engager.

Comme ce qui se passe chez nos voisins nous intéresse toujours indirectement, il est bon de rappeler les principes que représentent les deux adversaires.

Blaine est américain dans toute la force du terme et, d'après sa conduite passée, on peut admettre qu'il ferait tous ses efforts pour se mêler activement de politique étrangère, et au besoin pour provoquer la guerre d'un côté ou d'un autre.

Il est soutenu par les politiciens. Au point de vue canadien, il est annexionniste.

Cleveland représente, au contraire, la paix, le travail et la réforme du service civil. Il voudrait surtout arrêter les abus dont on se plaint depuis longtemps.

Voici, du moins, ce qui m'a été dit, et je vous le donne comme tel, ne voulant aucunement m'occuper de politique.

LÉON LEDIEU.

LA FIANCÉE SLAVE

(Voir gravure)

La toilette de noces touche à sa fin, la jeune fiancée consulte son miroir qui montre une jolie fille, jolie à croquer, parée comme une chasse, et elle se dit qu'il sera satisfait.

Sa compagne, qui vient de l'habiller, est fière de toute cette beauté à laquelle elle n'est pas étrangère, puisque ce sont ses doigts de fée qui ont disposé avec tant de goût toutes ces jolies fleurs et ces beaux atours.

Vous voyez que la femme est aussi coquette en Moravie qu'en Canada, et que partout on aime les soieries, les bijoux et les dentelles.

EN BALLON

Très peu de personnes ont su qu'un ballon, parti de Montpellier (Etats-Unis), avec trois passagers, était venu atterrir, il y a quelques jours, près de Montréal.

L'aéronaute Grimley, bien connu au Canada où il a fait plusieurs ascensions, était le commandant de cette expédition.

Ces sortes de voyage ont toujours un attrait tout particulier, et le public aime à en connaître les détails qui ont un charme spécial comme tout ce qui touche à l'extraordinaire, à l'inconnu.

Voici donc la narration de ce voyage telle qu'à peu près faite par M. Grimley :

Cinq minutes après avoir quitté Montpellier nous sommes à une hauteur de 5,000 pieds, et nous continuons notre ascension avec une vitesse de 1,000 pieds par minute, jusqu'à ce que nous ayons atteint 11,500 pieds, près de deux milles.

Le vent, assez violent à la surface, se change en bonne brise dans les régions élevées et nous dirige vers le nord.

A nos pieds la foule est immense et nous jouissons d'un coup d'œil admirable.

Mes compagnons, MM. C.-A. Owler et G.-B. Walton, qui en sont à leur première ascension, semblent un peu nerveux au départ, mais en réfléchissant à leur position et reconnaissant qu'il était trop tard pour revenir en arrière, ils en prennent gaiement leur parti et ne songent plus qu'à jouir du splendide panorama qui se déroule sous nos yeux. L'effet de ce spectacle les impressionne même bientôt à tel point qu'ils oublient toute crainte et se conduisent en vieux voyageurs aériens.

M. Owler, qui parle très bon français, chante à demi voix le *Voyage aérien* :

Je glisse dans l'air diaphane
Et dans l'immensité je plane !

Jamais je n'ai trouvé compagnons de voyage plus aimables et comprenant aussi bien la beauté de la contrée que nous parcourons. Les montagnes du Vermont, au milieu desquelles nous sommes, forment le décor le plus majestueux que l'on puisse rêver.

A 6.15 h. du soir, nous sommes exactement au-dessus du mont Hunger (mont de la Faim), et, soit effet du nom de cette montagne, soit réellement besoin, nous décidons de dresser la table en abandonnant pour le moment les splendeurs pittoresques de la nature, et nous soupçons de très bon appétit. Le souper est arrosé d'eau claire dans laquelle M. Owler nous verse quelques gouttes d'un élixir, très bon, dit-il, contre les morsures de serpents, très peu à craindre dans les sphères aériennes ; mais cet antidote avait un tel goût de revenez-y, que nous vidâmes la bouteille dans notre voyage.

Nous passons Stone, Morrisville, Johnson, Hyde Park ; mes compagnons sont plongés dans une extase sans bornes. M. Walton jette des cartes de visite, priant celui qui les retrouvera de les renvoyer à Montpellier.

Nous montons toujours et nous sommes bientôt à 14,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. A cette hauteur nous éprouvons le malaise que l'on ressent toujours : bourdonnement dans les oreilles, picotement dans les yeux, etc. ; la température est bonne et nous n'avons nullement souffert du froid pendant tout notre voyage. Il nous est maintenant impossible de distinguer aucun être vivant.

A 6.45 h. nous commençons à descendre. Nous jetons une feuille de papier qui tourne pendant quelques minutes autour de nous et rentre dans la nacelle. La descente devient plus rapide et, à 11,000 pieds, nous entendons bientôt le son d'une cloche et le jappement d'un chien. Quelques instants après nous distinguons très bien, avec nos lunettes de théâtre, les voitures et les promeneurs sur les routes, ainsi que la foule amassée sur la place du village et regardant avec intérêt notre ballon. Plus près de terre encore nous voyons les animaux dispersés dans les champs fuir avec rapidité, effrayés par les cris des corbeaux qui s'emb'ent fous de terreur.

Arrivés au-dessus d'un bois nous laissons pendre notre ancre et nous crions à la foule, qui vient d'accourir, de la saisir et de la fixer. Quelques hommes la prennent et bientôt nous sommes à terre.

Nous sommes entourés et félicités, on nous serre les mains, et nous apprenons que nous sommes à Waterville, à 45 milles de Montpellier, et qu'il est sept heures. Nous sommes reçus à la ferme de M. John Smith, qui nous offre des rafraîchissements et des bouquets.

Un cultivateur des environs nous annonce qu'il vient de recevoir un cheval du Mexique et nous prie de le monter ; nous accédons à son désir en riant de la nouveauté de la chose.

Quand nous annonçons que nous ne pouvons retarder notre départ, dames et demoiselles nous entourent, nous supplient de rester et d'assister à un grand concert qui doit avoir lieu le même soir. Nous résistons à toutes les tentations et nous revenons au ballon et, après des adieux sans nombre, des souhaits de bon voyage et des poignées de mains échangées, nous quittons encore une fois la terre.

Nous voyons le lac Champlain, et à 8.25 h. nous entrons en Canada. M. Owler parle à un cultivateur canadien-français qui nous apprend que nous venons de traverser la rivière Saint-Jean. La lune est levée ; nous voyageons à une hauteur si peu élevée que notre corde rase la terre. La contrée est plate et très bien cultivée. M. Owler sonne du cor dont les sons sont répercutés par mille échos. De temps en temps nous demandons où nous sommes. Peu après nous apprenons que nous sommes à dix milles de Montréal, et bientôt nous voyons le Saint-Laurent, de longues files de becs de gaz et une lumière électrique, que nous supposons être celle du Saint-Lawrence Hall. Nous passons sur le village de Laprairie et traversons le fleuve au-dessus des rapides dont nous entendons les sourds grondements. Nous arrivons de l'autre côté à 9.35 h. et, quelques minutes après nous ouvrons la soupape et nous descendons doucement dans un champ de pommes de terre, à environ un mille du fleuve, près du canal.

Après avoir dégonflé notre ballon et l'avoir mis

en sûreté sous un arbre, nous respirons ; malheureusement, la pluie commence à tomber et ne doit cesser de la nuit. Nous allons à la découverte et nous savons enfin que nous sommes à la Côte Saint-Paul. N'ayant pu trouver un hôtel qui nous convint, nous prenons une voiture et nous nous faisons conduire chez un oncle de M. Owler, M. Brophy, demeurant rue Courville. Mme Brophy est toute étonnée de voir son neveu, ne peut en croire ses yeux et lui demande d'où il arrive.

—Je tombe du ciel, ma bonne tante, répond M. Owler qui raconte notre voyage.

Il était une heure du matin ; nous restâmes à Montréal jusqu'au lendemain, lundi, pour retourner à Montpellier malgré les instances de Mme Brophy et de ses aimables enfants.

Mes amis disent n'avoir jamais éprouvé autant d'émotions et de plaisir que dans ce premier voyage dans les airs.

L. D'ARRAS.

TOLÉRANCE

On ne saurait se dire tolérant lorsqu'on parle avec mépris de ceux dont on ne partage pas les opinions ou les croyances. Supposer que l'on est nécessairement de mauvaise foi ou sot lorsque l'on ne pense pas ce que nous pensons, lorsque l'on ne croit pas ce que nous croyons, ou que l'on croit ce que nous ne croyons pas, c'est faire preuve tout au moins de peu d'étendue d'instruction, d'intelligence ou d'imagination.

L'histoire atteste qu'il n'est pas une seule grande doctrine, de quelque nature que ce soit, qui n'ait compté parmi ses adhérents des hommes d'une haute supériorité d'esprit et d'une absolue sincérité. Il peut nous suffire, d'ailleurs, de regarder et d'observer attentivement, sans prévention, la vérité de toutes les combinaisons de pensées et de sentiments possibles dans les âmes qui nous entourent, pour que nous nous rendions au devoir d'être prudents et équitables dans nos jugements.

ÉD. CH.

NOS PRIMES

Le tirage de nos primes pour les numéros du mois de JUIN a eu lieu le 7 juillet, dans la salle de conférence de la *Patrie*, devant une foule compacte qui tenait à assister à cette opération.

Trois personnes choisies par l'assemblée ont surveillé le tirage qui a donné le résultat suivant :

1er prix : No	7,471.....	\$50.00
2e	— 5,463.....	25.00
3e	— 66.....	15.00
4e	— 8,520.....	10.00
5e	— 19,417.....	5.00
6e	— 5,193.....	4.00
7e	— 13,397.....	3.00
8e	— 16,572.....	2.00

Les numéros suivants ont droit à \$1.00 chacun : 5,321—4,412—7,897—12,435—5,896—17,173—4,004—17,202—13,227—3,155—6,817—11,372—176—9,056—6,704—7,035—4,853—12,472—5,817—1,666—2,595—11,287—5,423—12,029—16,052—8,366—12,254—18,550—15,517—12,358—1,068—3,407—5,904—13,341—3,597—4,408—12,791—12,276—13,262—14,871—11,745—3,049—17,256—5,242—16,227—15,719—18,785—8,626—19,790—16,655—8,409—9,229—7,229—15,906—18,303—17,801—16,489—11,624—11,508—8,272—1,483—12,990—1,191—8,922—493—4,243—13,229—11,110—19,796—2,771—15,876—17,290—11,772—3,875—5,012—7,745—19,767—448—12,644—17,959—13,103—12,625—8,408—18,236—9,059—17,876.

N. B.—Toutes personnes ayant en mains des numéros du MONDE ILLUSTRE du mois de JUIN sont priées d'examiner les nombres imprimés en encre rouge, sur la huitième page, et, s'ils correspondent avec l'un des numéros gagnants, de nous l'envoyer au plus tôt afin de recevoir la prime sans retard.

Les noms des personnes qui auront réclamé leurs primes seront publiés dans le prochain numéro.

Un monsieur venait de jeter une missive dans une boîte aux lettres et restait en contemplation sur le trottoir.

—Eh bien ! lui dit un gamin, est-ce que vous attendez la réponse ?